

Jérôme Meizoz

Le droit de «mal écrire»
*Quand les auteurs romands
déjouent le
«français de Paris»*



COLLECTION CRITIQUE

LE DROIT DE « MAL ÉCRIRE »

DU MÊME AUTEUR

Le Toboggan des images.
Lecture de Jean-Marc Lovay,
Zoé, collection critique, Genève, 1994

Maurice Chappaz,
Pages choisies II, édition établie par J. M.,
L'Age d'Homme, Lausanne, 1995

Avec Sylvie Durrer,
La Littérature se fait dans la bouche,
Champion-Slatkine, Paris-Genève, 1996

En collaboration, *Töpffer*,
Skira, Genève, 1996

C. F. Ramuz,
Critiques littéraires, édition établie par J. M.,
Slatkine, 1997

Ramuz. Un passager clandestin des Lettres françaises,
Zoé, collection critique, Genève, 1997

JÉRÔME MEIZOZ

LE DROIT DE
« MAL ÉCRIRE »

*Quand les auteurs romands déjouent
le « français de Paris »*

ÉDITIONS ZOÉ
COLLECTION CRITIQUE

*Nous remercions
le Conseil de la culture de l'Etat du Valais
d'avoir accordé son aide
à la publication de ce livre*

© Editions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 1998
Maquette de couverture : Cosette Decroux
ISBN : 2-88182-352-1

Pour Laurette et Marthe

Cet opuscule tire son origine de conférences données en mars 1994 à l'Université catholique de Louvain, ainsi qu'aux facultés de Pécs et Szeged (Hongrie) en mai de la même année. L'ensemble a fait l'objet d'une synthèse, publiée par les Editions du Seuil dans la revue Actes de la recherche en sciences sociales, n° 111-112, mars 1996, pp. 94-109.

Je tiens à remercier ici les personnes qui ont lu ce texte dans sa première version imprimée et, par leurs remarques, ont contribué à sa mise à jour : Pierre Bourdieu, Jean Starobinski, Doris Jakubec, Paul Dirkx, Rémy Ponton, Anne-Marie Thiesse, Daniel Maggetti, Véronique Schwed.

Merci enfin aux Editions du Seuil et à Actes de la recherche en sciences sociales d'en avoir libéré les droits.

AVANT-PROPOS

« ... je l'ai aussi contracté à l'école, ce goût hyperbolique pour la pureté de la langue. [...] aucune révolte contre aucune discipline, aucune critique de l'institution scolaire n'aura pu faire taire ce qui ressemblera toujours en moi à quelque "dernière volonté" [...] : parler en bon français, en français pur, même au moment de s'en prendre, de mille façons, à tout ce qui s'y allie et parfois à tout ce qui l'habite. »

Jacques Derrida,
*Le Monolinguisme de l'autre*¹

En 1997, le monumental *Dictionnaire suisse romand* dirigé par Pierre Knecht et André Thibault ainsi que l'étude de Pascal Singy, *L'Image du français en Suisse romande*² ont tous deux enquêté avec finesse sur les représentations des Romands au sujet de leur français régional. Les passions contrastées – sentiment d'indignité et loyauté tendre – qui s'y attachent, varient dans le temps et l'espace au gré de ce qu'il est convenu d'appeler l'« identité » romande.

En effet, ces auteurs le montrent avec brio, les Romands entretiennent un rapport complexe avec

le français dit « standard », désigné avec méfiance comme le « français de Paris » : que cet étalon de valeur linguistique fasse l'objet d'admiration ou de rejet, jamais n'est levée la barrière d'une crainte révérentielle profondément intérieurisée. Sentiment d'« insécurité linguistique »³, voire même d'infériorité linguistique, selon Singy.

Nombreux sont les Romands qui craignent de parler « mal », de trébucher à l'écrit sur une expression inusitée en France⁴, ou de « faire rire aussitôt [qu'ils ouvrent] la bouche », pour le dire avec l'amère malice de Jean-Jacques Rousseau⁵.

J'ai voulu examiner ce malaise et cette « gêne »⁶ linguistique dans un monde qui fait de la langue sa ressource première : la littérature. Entrons donc dans les coulisses de quelques auteurs romands. Comment traitent-ils, dans leur travail, cet enjeu linguistique ? Quel est le statut des différentes variétés du français dans le texte fictif ? Sondons, dans la mesure du possible, les motifs d'une « irrégularité »⁷ langagière qui a parfois su être inventive.

Ce domaine des écarts et de la variation régionale du français, les Romands ne sont pas les seuls à l'arpenter. L'intense créativité dont ont fait preuve à cet égard tant les Antillais que les Belges, les Québécois et nombre de francophones « excentriques »⁸ n'est pas à négliger.

Les francophones des marges ou l'amour-haine de la langue

Dans un ouvrage d'entretiens intitulé *L'Ecrivain francophone à la croisée des langues* (1997), Lise Gauvin a, entre autres, abordé la question du rapport au français standard en dessinant un panorama des attitudes possibles face à la langue d'écriture. Gauvin y retrouve quelques constantes que Dominique Combe⁹ avait mises en évidence dans la pratique littéraire : ainsi, l'agressivité fascinée des auteurs des périphéries francophones à l'égard de la variété dite « centrale » du français. Ce trait récurrent est inclus dans la notion de « surconscience linguistique », proposée par Gauvin. A savoir : un rapport excessivement sensible, voire écorché, au dialecte d'Île-de-France devenu « langue »¹⁰ officielle de la littérature. Plus que les Parisiens, les écrivains périphériques, en léger décalage, semblent « condamnés à penser la langue »¹¹ et à en rejouer polémiquement les règles dans leur écriture.

D'où, en partie peut-être, le caractère si transgressif d'écritures comme celles d'Henri Michaux, de Ramuz, de Jean-Pierre Verheggen ou de Gaston Miron. D'où aussi, l'inflation de grammairiens et de linguistes officiant en Belgique (Grévisse, Goosse, Hanse) comme en Suisse romande (Bally, François, Frei, Saussure), sans compter l'armée sans âge et sans visage des puristes de toute la fran-

cophonie, frappés d'une révérence aveugle pour la diction des maîtres : ainsi Senghor, agrégé de grammaire férus de la « langue des dieux », Francis Walder, prix Goncourt belge (1958), ainsi les romans européens d'un Guy de Pourtalès ou ceux, crypto-gidiens, qu'un Jacques Chessex réserve aux éditions Grasset¹². Cette ambivalence (transgression/hypercorrection) est un trait sociologique reconnu, produit des contraintes agissant sur chaque « littérature mineure », c'est-à-dire, selon Deleuze et Guattari, sur une littérature « qu'une minorité fait dans la langue majeure »¹³.

Interrogeant le Belge Jean-Pierre Verheggen, le Québécois Gaston Miron, Patrick Chamoiseau ou Tahar Ben Jelloun, Lise Gauvin porte au jour les motifs de ce jeu avec la norme : les liens à la fois agressifs et érotiques qui attachent ces écrivains à la langue-mère, capitale, métropolitaine, urbaine, classique, c'est-à-dire classée. Jean-Pierre Verheggen, l'ironique auteur du *Grand Cacaphone* (1974) se félicite ainsi des « désécritures déliantes » en vogue en Belgique, qui, à partir de leur écart d'origine et le creusant, défont la prétendue universalité de la langue et de la pensée française. Gaston Miron, à qui l'on doit *L'Homme rapaillé* (1970) se définit également comme un « variant français », forcé de sortir de la splendeur mortelle d'une norme linguistique qui fige la créativité littéraire. « Malmener la langue » : le choix de Miron rappelle les visées, si diverses

pourtant, de Michaux ou de Ramuz. Il s'agit de récupérer, par la transgression, la créativité dans la langue. Et Miron de lancer :

Je m'invente tel un naufragé dans toute l'éten-due de ma langue¹⁴.

Dans un récent essai, *Ecrire en pays dominé* (1997), Patrick Chamoiseau ne fait pas autre chose que le poète québécois : il tente fiévreusement de se défaire de l'imaginaire gallocentré, en recueillant à l'intérieur du français la souplesse métaphorique du créole.

L'« irrégularité » des Romands

On voit que la question, en termes littéraires, est loin d'être spécifiquement romande. Si je m'en tiens, dans cet essai, à ce petit territoire, je ne voudrais pas négliger la comparaison avec d'autres littératures en situation analogue : pour cela, quelques brèves échappées en francophonie seront nécessaires.

L'idée de ce petit livre était de remonter le temps, d'y aller voir de plus près, de Ramuz à Rodolphe Töpffer, puis, chaussé de bottes de sept lieues, jusqu'à Jean-Jacques Rousseau. Ces quelques étapes, sans doute caricaturales, permettent au moins de comparer trois situations histo-

riques distinctes, où l'on constate les préoccupations politiques sous-jacentes aux enjeux littéraires. L'« identité » romande que mille commentateurs ont valorisée ou raillée, s'est en effet constituée dans la longue durée et la littérature y a joué un rôle de premier rang. Dans *L'Invention de la littérature romande*, Daniel Maggetti a exploré avec minutie les mécanismes de cette identité littéraire construite pièce à pièce. La publication en cours d'une *Histoire de la littérature en Suisse romande*, sous la direction de Roger Francillon, permet elle aussi de faire apparaître peu à peu les composantes stylistiques d'une spécificité romande, parfois plus fantasmée qu'effective¹⁵.

Un corpus ouvrable

Pourquoi s'en tenir à quelques cas isolés, et, qui plus est, assez anciens ? dira-t-on. J'ai, il est vrai, négligé des auteurs contemporains concernés par la question : le Chappaz du *Portrait des Valaisans* (1965) ou du *Match Valais-Judée* (1968), le Cherpillod du *Chêne brûlé* (1968), le Jean-Marc Lovay de *Polenta* (1980), voire, dans un tout autre registre, le Jacques-Etienne Bovard des *Nains de jardin* (1996).

Maurice Chappaz, abondamment cité dans le *Dictionnaire suisse romand* pour ses tournures, mériterait en effet une analyse détaillée. Son *Portrait des*

Valaisans est une prouesse de conteur : entre les confidences du café et les histoires édifiantes du sermon, l'énonciation y renvoie à un modèle oral et chorale. La voix qu'on y entend, dégagée de toute l'application scolaire du « bien écrire », affleure d'un petit peuple bavard, et exhibe non sans fierté son lieu de parole¹⁶. Elle s'accorde ainsi à merveille avec son objet : son oralité débridée, ses recours expressifs au patois, le rythme endiablé du récit font de nous l'espace d'un instant les auditeurs privilégiés d'une veillée¹⁷. Transposant à l'écrit les traits dynamiques du parlé, Chappaz déverrouille les différents registres verbaux qu'exclut l'école :

Dans le parler valaisan toute la nature prenait vie ; dans le français de la bourgeoisie et de l'administration on cachait les choses, on mettait nos âmes sous cellophane : elles y sont restées.¹⁸

Son but ? Retrouver le rythme et le ton épique, l'animalité et le primitif en deçà de la langue « correcte ». Sur cette piste, l'écrivain renvoie aussi bien à la Bible qu'à Freud... L'expérience du français de sa région lui transmet en quelque sorte l'énergie verbale, et l'affranchit d'un mode convenu de dire qui constraint la façon de penser. Chappaz n'imiter pas, il recrée, transpose, sélectionne des traits du français romand. Nul folklore

d'apprêt, nulle exhibition prétexte : tout concourt à mettre en scène une parole à son plein et vibrant régime.

A travers les cas de Rousseau, Isabelle de Charrière, Töpffer, Ramuz, Gilliard, Corinna Bille, le lecteur pourra également constater que dès l'origine, déjouer le français standard et, à partir de cette différence, explorer la langue, est un pari joué sur l'espoir d'un supplément d'expressivité, ainsi que d'*« authenticité »*¹⁹. L'identité politique de la région, telle que chacun la fantasme à travers sa langue, ne cesse aussi de s'y transformer.

Zurich-Lausanne, août 1998.